



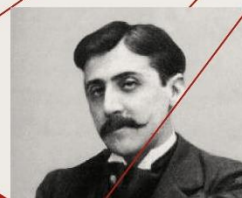
SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

CONCOURS
DE
PASTICHES
PROUSTIENS

*

LAUREATS
2024

PASTICHES PROUSTIENS
CONCOURS



REMISE DES TEXTES

1^{ER} MAI 2024

INFORMATIONS : WWW.AMISDEPROUST.FR



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

PASTICHE DE JAN TSCHICHOLD, THE WOMAN WITHOUT A NAME, 1927, DA : J6.

Table des matières

<i>Le quai des Grands-Augustins</i>, par Arnaud Marchand (1^{er} prix catégorie générale)	3
<i>Vieillesse de Saint-Loup</i>, par Jonathan Teyssandier (2^e prix catégorie générale)	8
<i>Une voix de poésie</i>, par Benjamin Reynes (pastiche distingué dans la catégorie générale)	13
<i>Les méandres du goût</i>, par Victor Sainsot (1^{er} prix catégorie « moins de 25 ans »).....	17
<i>Du fond de sa poche</i>, par Alix Orhon (2^e prix catégorie « moins de 25 ans »).....	21
Règlement du concours	26
Composition du jury.....	31

Catégorie générale – 1^{er} prix

-

Le quai des Grands-Augustins

par Arnaud Marchand

Cette fin d'après-midi-là, comme j'arrivai peu après dix-sept heures chez les Verdurin, ayant reçu plus tôt dans la journée un pli succinct m' enjoignant d'anticiper ma venue, sans que cela ne remit en cause la tenue de l'habituel dîner, je trouvai le petit noyau rassemblé en un curieux arc de cercle dans le salon. Bien vite, je distinguai que l'objet des attentions était un chevalet de bois sur lequel trônait un tableau de taille moyenne, joliment ceint d'un cadre doré dont les angles étaient élégamment moulurés de feuilles d'acanthé. J'appris de la bouche chuchoteuse d'un Saniette en proie à une grande fébrilité qu'il était question « d'un tableau de Monsieur Swann, une récente acquisition », dont il réservait la prime exposition au regard critique des fidèles du quai de Conti. Sachant Swann peu enclin à étaler sous les yeux des Verdurin la qualité de ses collections - de crainte que ces derniers n'y vissent à nouveau la marque de l'appartenance à un monde dont les moyens financiers leur étaient supérieurs -, je devinai qu'il avait néanmoins consenti à amener l'œuvre sous l'insistance d'Odette, celle-ci lui ayant probablement fait valoir que l'observation d'une peinture serait plus profitable au petit groupe que l'évocation abstraite et fort ennuyeuse d'œuvres, dont, par ailleurs, elle ignorait tout. Swann, m'ayant aperçu du coin de l'œil, ne me salua point, absorbé par l'explication qu'il faisait du tableau à Cottard et son épouse, qui opinaient du chef de concert - de manière saccadée, à l'image de ces automates à la physionomie de *clown* que l'on trouve en décoration dans les vitrines des grands magasins à l'approche de Noël -, tandis qu'Odette, qui arborait un petit sourire d'émerveillement que l'on devinait feint - restant dans une forme de réserve, préférant miser sur l'humilité d'un mutisme qui put passer pour de l'admiration - tournait alternativement ses regards du tableau à Swann, de Swann aux Cottard, et des Cottard à Madame Verdurin, cette dernière semblant préparer un commentaire de l'œuvre, bien que ses sourcils, étrangement crispés comme ceux de la Méduse du Caravage, annonçaient sa névralgie habituelle, sans que l'on fut capable d'y discerner du plaisir ou de l'horreur.

« Ce que Albert Marquet nous montre, expliqua Swann en direction des Cottard, c'est le quai des Grands-Augustins depuis sa fenêtre. En effet, il demeure alors au numéro 25 avec ses parents. Le gris du ciel se fond avec celui de la Seine et du quai, et, dans le lointain, la brume efface l'horizon au-delà du Pont Neuf, faisant disparaître toutes choses superflues ; c'est la force des lignes architecturales qui se croisent sur ce quai qui est révélée ».

La partie la plus intéressante de la composition était sans doute la rive opposée de la Seine, soit la partie la plus volontairement dissimulée par le peintre, c'est-à-dire le Quai des Orfèvres, qui, dans ce voile de brume qui en opacifiait les contours, laissait poindre le mystère d'un monde

ancien ; c'était le joyau primitif de Paris, vieux navire qui, tel un caraque, fort à sa poupe et puissant à sa proue, semblait s'amarrer au présent au moyen de plusieurs jambes arquées et campées dans une Seine paisible, comme ralentie par la pesanteur des siècles. Dans cette œuvre transparaissait toute l'intimité du peintre avec un paysage de jeunesse, de ceux qui nous sont comme imposés par nos parents et qui inscrivent ainsi en notre mémoire un souvenir non embelli à la manière de ces paysages que l'on choisirait de visiter plus tard, sélectionnant avec soin le moment qui leur conférerait leur plus bel éclat, tels que les Calanques de Cassis par une matinée estivale radieuse ou la perspective ondoyante des vignobles de la Montagne de Reims baignés de la lumière mordorée du soleil de dix-huit heures. Au-delà de ces considérations, la force de ce tableau résidait dans la métaphore, et plus je le regardais, plus il imprimait en moi la mélancolie d'un artiste qui, non réalisé encore, livrait son émotion brute ; à la manière de William Turner, sa toile devenait alors moins une représentation rigoureuse du quai des Grands-Augustins qu'un médium à travers lequel on put l'observer.

Monsieur Verdurin, le seul dans le salon à ne pas faire face au tableau, se tenait debout derrière le chevalet, et baissait la tête, regardant ainsi l'œuvre de dessus et à l'envers, indiquant tout le mépris qu'il avait pour un Swann qui s'était odieusement imposé comme l'artisan de ce moment à la solennité fabriquée et qui ternissait honteusement la figure centrale de l'hôte de ces lieux. Moins que son aversion pour la peinture impressionniste, dont le manque de rigueur des lignes l'horripilait, c'était davantage, dans le cas présent, l'atmosphère pieuse de chapelle que Swann avait réussi à instaurer dans ce salon, métamorphosant cette heure du thé qui était chez lui celle du badinage, en un temps d'Adoration, qui l'irritait profondément. Il serrait si fort sa pipe de sa main gauche que le bout de ses doigts était blanc.

« Je le trouve fuligineux, asséna-t-il. Il est aisé pour le peintre d'avoir choisi un temps comme celui-ci pour exécuter ce tableau, évitant ainsi les subtilités et les détails d'une météo plus clémente qui eussent exigé plus de maîtrise. Ces aplats gris ne font pas honneur à ce quai que nous connaissons si bien ».

— En vérité, Marquet préférait le temps gris et considérait le beau temps comme trop monotone, en tout cas pour les paysages parisiens, puisque ses paysages méditerranéens sont très colorés. En peinture comme en toute chose, tout est une question de point de vue, répliqua Swann.

Le docteur Cottard, debout sur un pied et se tenant le menton, de l'air de celui qui affecte de prendre un certain recul par rapport à une œuvre pour mieux l'appréhender, demeurait muet,

n'osant entrer dans un débat qui put amener Swann à évoquer d'autres œuvres, d'autres artistes, chose qui l'eût plongé dans l'embarras de devoir acquiescer benoîtement sans pouvoir participer, eu égard à la vacuité de sa connaissance artistique. Odette, qui guettait pour son compte les signes de ravissement sur les visages des hôtes, se glorifiant en elle-même du grand présent qu'elle faisait aux fidèles en ayant pressé Swann de mettre en place cet impromptu vernissage, se sentant par ailleurs flattée que ce put être pour un sujet d'une telle hauteur artistique, semblait s'être arrêtée sur Madame Verdurin, qui se tenait maintenant les tempes de la main droite, comme Madame la Mort de Paul Gauguin, cachant ses yeux et laissant apparaître des sourcils plus froncés que jusqu'alors, ce qui faisait apparaître sur son front, par le jeu des tensions musculaires, le dessin de curieuses ramures qui eussent pu aisément suggérer à Giuseppe Arcimboldo un bouquet de fanes de radis. Dans un effort qui lui sembla surhumain, elle finit pourtant par reprendre une expression normale, et, affectant cet air précieux qui lui était caractéristique et dont l'air courtois peinait à camoufler la méchanceté qu'elle couvait, lança à Swann :

« Swann, je crois pouvoir vous dire au nom de tous ici présents que nous apprécions votre initiative d'avoir transporté cette huile jusque chez nous. Mais c'est au Swann collectionneur qu'il me vient l'envie de poser une question qui pique ma curiosité. Est-ce pour le seul critère esthétique que vous avez acquis cette toile ou est-ce parce que ce quai vous est cher, vous qui avez fréquenté une célèbre maison sise au numéro 51 ? »

Au 51, quai des Grands-Augustins, se tenait effectivement une de ces vieilles maisons parisiennes dont les salons étaient tout autant réputés pour la qualité des assiettes que l'on y servait que pour le confort discret qu'ils offraient pour d'éventuelles entrevues licencieuses. Par une impérieuse nécessité de redorer une fierté personnelle que nul ne savait atteinte, Madame Verdurin laissait également entendre par là que ce qui se passait au quai des Grands-Augustins n'était pas forcément recommandable, et que le monde civilisé commençait après le Pont Neuf, au quai de Conti.

« Madame Verdurin, sachez que je convoite un tableau pour sa qualité artistique seulement. En matière d'art, la critique en fait déjà assez pour tenter de deviner à quel degré l'artiste a mis de son histoire personnelle dans son sujet, pour que nous étendions cette analyse au collectionneur. J'ignore ce qui se trame au numéro 51, mais j'imagine que les visiteurs ne s'y rendent pas pour contempler la Seine », répondit promptement un Swann inflexible, dont l'absence de gêne dans la voix décontenança Madame Verdurin qui poussa un petit cri de dépit en même temps qu'elle fit un mouvement d'agacement de la main droite comme si elle chassait une mouche.

Le salon ayant recouvré son calme, je sus alors que l'on ne pourrait pas espérer davantage de commentaires du tableau, chacun ayant usé de toute l'étendue de ses capacités - les uns par leurs réflexions, les autres par leur silence - pour faire part de son émotion. Le piètre accueil qu'avait reçu cette vue de Paris laissait supposer que c'était la première et dernière fois que Swann déplacerait une partie de sa collection. Coutumier de fréquentations mondaines plus élevées, Swann devait ce soir plus que d'ordinaire fustiger en son for intérieur le bourgeoisisme rampant du petit cercle Verdurin, incapable d'apprécier une œuvre pour ce qu'elle est. En tant qu'observateurs d'art, il nous est loisible de considérer chaque œuvre comme l'une de ces paires de petites jumelles d'opéra que certains opticiens parisiens conçoivent dans leurs ateliers, et qui sont autant de portes d'accès à une représentation unique du monde. La société Verdurin semblait se servir de cette fausse jumelle qu'est le kaléidoscope et qui offre une image tronquée des choses, dont les innombrables miniatures juxtaposées seraient ici autant de parcelles de l'ego et de son rapport contrarié au monde.

Catégorie générale – 2^e prix

-

Vieillesse de Saint-Loup

par Jonathan Teyssandier

La duchesse de Guermantes, ayant eu vent de ma présence à Paris, m'avait convié à la soirée qu'elle donnait toujours en cette période et qui marquait le clou des réjouissances de la saison.

Que ce titre et ce nom noble dussent désormais se confondre avec la pensée de Gilberte, quoique la musique des mots, le cortège des images et des souvenirs, en fussent si dissemblables, ne laissait pas de me frapper comme une incongruité, non que le titre eût dû encore s'attacher à la feuë duchesse, morte il y a bientôt dix ans, mais plutôt en ce que cette incommode juxtaposition révélait de la frontière peu perméable entre passé et avenir que forment les corps et les âmes des personnes que nous avons toujours connues, et qui nous ont toujours connus. Et tant il m'était naturel de voir en Oriane, déjà princesse des Laumes à ma naissance, et donc toute emplie de la personne ducale dont la femme de chair n'était finalement qu'une ombre, l'émule de son aïeule du même nom, sixième duchesse sous les Valois, tant l'idée de voir en mon ancienne camarade de jeu un chaînon de cette lignée, cousine de souverains, un jour peut-être figure centrale d'un vitrail, me semblait dissonante, bien qu'il y eût déjà un quart de siècle que Gilberte, devenue d'abord par son mariage marquise de Saint-Loup-en-Bray, était entrée dans cette illustre maison.

Elle devint duchesse, je l'appris plus tard, quand mourut Gilbert qui, prince de Guermantes alors et déjà veuf, avait recueilli les nombreux titres de ses défunts cousins. Leur transmission "par les femmes" à Saint-Loup, fils de la comtesse de Marsantes, fut confirmé par un conseil de famille, litigieux comme il se doit puisqu'il s'agissait d'abandonner la loi dite salique, en vigueur chez les Guermantes depuis si longtemps qu'elle inspira, dit-on, les légistes de Philippe le Long, mais dont les édits furent finalement incontestés, les héritiers présomptifs de la ligne masculine, pareils à ces Courtenay dont parle Saint-Simon, issus d'un fils cadet de Louis le Gros et qui, sous Louis XIV, prétendaient obtenir du grand roi la qualité de princes du sang, de fort éloignés et désargentés, s'étant trouvés déshérités.

Ainsi, quand sa devancière, pleine de la superbe d'un sang sans alliage, aimait à signer "Guermantes-Guermantes", la nouvelle duchesse, quoique (faut-il le dire) elle n'en fit rien, aurait pu orner sa carte d'un "Guermantes-Swann" qui aurait sidéré son père. "Il sera bien content de vous voir", fit-elle quand nous eûmes échangé les salutations d'usage, toute sa personne respirant l'air de profond respect qu'elle arborait toujours en invoquant son mari, et qui dépassait largement les bornes de la simple affection conjugale; les rumeurs, la vie qu'il menait, les mensonges, seules maladroites que de sa vie il semblât pouvoir commettre, n'avaient jamais pu l'entamer.

Et j'étais moi-même comme saisi, car si je n'avais pas vu Gilberte depuis cette matinée chez la princesse de Guermantes qui marqua ma dernière menée dans le monde jusqu'à ce jour, et même davantage: une de mes dernières journées à Paris avant que mes tribulations d'auteur, de Venise en Londres, ne m'en tinssent durablement éloigné, je n'avais pas croisé depuis l'entrée en guerre la route de Saint-Loup, qui ignorait tout alors des épreuves, de la gloire, de la vie qui l'attendaient. Que la fille de Swann pût être aussi la duchesse de Guermantes, voilà qui pouvait surprendre le contemporain que j'étais, mais restait résolument *moderne*. Bien plus malaisée à concilier avec l'époque, l'idée de Saint-Loup, si aristocrate dans ses moindres manières, si rempli d'esprit Guermantes, si faubourg Saint-Germain, en héros national, coqueluche des dîners d'État comme des banquets républicains.

Cette rêverie s'interrompit quand, soudain, il apparut. Soudain, car sa démarche avait conservé cet impossible mélange d'empressement oblique et de parfaite fluidité, tout le contraire du pas solennel et empesé qu'adoptaient alors les puissants du jour pour signifier leur importance, et qu'ils s'imaginaient sans doute être celui des seigneurs d'autrefois. De petites lunettes avaient remplacé le bondissant monocle, le poil avait blanchi, quoique fort peu (privilège des têtes blondes); il était tout à fait le même.

On l'avait cru tombé au champ d'honneur durant la Guerre, protégeant la retraite de ses hommes; tant d'autres, portés disparus, en étaient revenus ou, prisonniers, avaient pu donner quelque signe de vie, qu'on n'osait le pleurer, et avec raison comme on le vit plus tard. Mais si bien d'autres que lui revinrent, son retour à lui ne fut rien tant que fabuleux, et aurait fait songer à quelque mauvais roman si Saint-Loup n'était pas bien réel et non un personnage, et surtout si l'on ne s'était souvenu que c'est la vie qui est comme un mauvais roman, mal écrit et rocambolesque, tandis que le monde tel que l'imagine un Balzac "fait" si vrai qu'il en devient peu vraisemblable.

Le baron de Charlus, que tous désormais croyaient fou, sans qu'on pût les blâmer tant ses moeurs, sa germanophilie (subtile et habilement dissimulée dans son esprit seulement), sa passion pour les soldats anglais, formaient un mélange choquant mais surtout indéchiffrable, était parvenu on ne sait comment (certaines de ses relations les moins avouables durent y concourir) à faire passer quelques missives à l'empereur Charles. Si l'idée d'une correspondance entre un vieillard depuis longtemps déchu aux yeux du monde et le chef d'une nation ennemie, paraît trop absurde, il faut d'abord rappeler que l'oncle et prédécesseur de ce prince, François-Joseph lui-même, avait bien voulu entretenir avec le baron des relations de cousinage, et su apprécier sa profonde connaissance des affaires européennes, chose toute naturelle pour M. de Charlus, qui n'était pas

loin d'estimer qu'un Habsbourg dût se sentir honoré de l'attention bienveillante d'un Guermantes, eu égard aux racines infiniment plus antiques dont sa propre famille pouvait se prévaloir. Si l'emphase du style et l'exaltation cocardière (sans qu'on sût trop en faveur de quel camp) laissaient peu d'illusion au souverain, à la lecture de ces lettres, quant à la sagacité du baron, des souvenirs de François-Joseph et quelques digressions familiales surent attirer son attention. Certain passage où Charlus avait vanté de Saint-Loup les mérites, la bravoure et l'équanimité, parut à l'impérial correspondant un don du ciel, tant il semblait offrir une solution à l'épineux problème avec lequel luttait ses diplomates, dont les ouvertures de paix envers l'Entente, qu'elles fussent faites par Revertera au comte Armand, Mensdorff au général Smuts, ou l'empereur d'Autriche lui-même, par l'entremise de Sixte, prince de Parme et frère de l'impératrice, s'étaient toutes révélées illusoires.

C'est ainsi que Saint-Loup reçut des mains de ce même Sixte une invitation à Vienne de la part de l'auguste beau-frère. C'eût été se méprendre que de déceler en Saint-Loup une once d'influence politique, ou même une quelconque aptitude à en naviguer les méandres, lui si franc et si entier (sur ces sujets du moins); mais son patriotisme insoupçonnable, son courage au front, couplés à une absence totale de haine pour les nations ennemies, en faisaient l'instrument idéal pour une affaire que lui-même imaginait comme un dialogue à cœur ouvert entre deux gentilshommes, quand les conseillers impériaux, plus matois, y voyaient de parfaits préliminaires à la diplomatie secrète qu'ils caressaient de leurs vœux, sans que les mots terribles de désertion, d'intrigue, de trahison, de double jeu pussent jamais être sérieusement allégués pour discréditer leur interlocuteur.

La réapparition soudaine du disparu dès lors que des pourparlers officiels purent être entamés et l'affaire rendue publique fut comme une de ces vignettes à la Lavis, promises à l'opprobre des historiens futurs, mais qui enflammeront longtemps l'imagination des écoliers. Non seulement Saint-Loup vivait, mais on le retrouva soudain au centre du grand échiquier, accoucheur de la paix tant attendue, salué par Clemenceau, accueilli par Poincaré, fêté par la République soulagée, loué par les bien-pensants comme les Ralliés, figure d'une nouvelle image d'Épinal: l'officier noble qui sauve sans coup férir sa patrie *et* le ci-devant Saint Empire.

Saint-Loup, qui aurait plus volontiers poursuivi sa carrière d'officier, finit de guerre lasse et sous les intimations de sa famille par se laisser nommer ministre à Vienne, où il fut traité avec amitié par l'empereur tant qu'il vécut, et toujours reçu avec empressement chez les rois de Bavière, de Hanovre, de Saxe, qui lui savaient gré de son rôle dans cette manoeuvre qui les vit recouvrer leurs

couronnes, quand la Prusse devait troquer son imperium pangermanique pour les dimensions d'une modeste république. Devenu duc de Guermantes pendant la durée de son ambassade, puis délié de sa mission il y a quelques mois par le président Barthou, il était revenu s'établir, pour toujours selon ses propres mots, dans son pays.

Croisant mon regard, il s'avança, visiblement ému: "Marcel..."

Catégorie générale – pastiche distingué par le Jury

Une voix de poésie

Par Benjamin Reynes

De mon passé de jeune écolier, ma mémoire n'a conservé que peu de choses : le sombre escot d'un tablier à plis, la faïence surannée d'un encrier sur le bois, l'inscription en lettres majuscules « ÉCOLE DES GARÇONS » trônant au-dessus d'un fier portique dans une rue proche des Champs-Élysées. La voix même de M. Hérard – d'une apparence tantôt de cristal fuselé quand elle s'appliquait à la récitation d'un sénateur de Phèdre, tantôt de marbre froid lorsque deux bavards, deux « pipelets » s'étant fait prendre comme « la main dans le sac » en pleine messe basse, elle articulait un *asinus asinum* ironique – semble avoir récemment perdu son clair écho, ainsi que par un matin de février une eau vive dont on eût dit la veille au soir qu'elle coulerait pour toujours s'engourdit soudain puis s'arrête. Cette voix sans doute ne s'épanchera plus dans mon souvenir lorsque la chaleur du printemps tant attendu aura fait fondre sa gaine. Il est cependant une autre voix de mon enfance passée à l'école que les années n'ont point altérée.

Jour béni que le samedi ! où mon père chargeait Françoise de me faire apprendre par cœur la fable de La Fontaine choisie par M. Hérard et qu'il me faudrait bientôt réciter devant lui et mes camarades. Non pas que les finesses de maître Renard ou l'hybris de quelque grenouille m'intéressassent particulièrement, mais ce jour-là était celui où, ayant feint durant de longues minutes de ne pas réussir à mémoriser les vers du fabuliste, je mettais à bout la patience de Françoise qui, après s'être campée devant la porte du cabinet de travail, annonçait « baisser pavillon » et remettait mon sort entre les mains de maman, décrétant que j'avais « le cerveau percé comme un tonneau ». C'est alors que cet être tant espéré, cet être que j'aimais, arrivait. « Tu nous fais encore une histoire ? », disait-elle, sans que derrière ce courroux affiché je ne perçusse, filtrant comme un rayon d'après-midi à travers une persienne fermée à l'heure de la sieste, une inlassable tendresse. Car l'instant qui suivait, elle me faisait asseoir dans le fauteuil italien et me déclarait d'une voix douce : « Nous allons tout reprendre ensemble, veux-tu ? Répète après moi » avant de marquer un temps et d'adopter le timbre le plus satiné, le plus délicat, le timbre même de l'enfance, pour commencer sa lecture : « *La Cigale, ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue...* ».

Je goûtais chaque mot comme s'il fût descendu jusqu'à mon cœur le long d'une corde lumineuse et vibrante, comme s'il m'eût été annoncé ; mais une fois *l'été terminé*, une fois *la bise venue*, il me fallait souffrir l'arrivée du silence ; le phylactère voisé avait disparu, et pour le ranimer, je devais répéter les mots devenus sacrés, inviolables ; ou plutôt devais-je les dire imparfaitement, faire mine d'hésiter et de me tromper, sans toutefois affecter trop longtemps l'amnésie, au risque que maman ne se rendît compte de mon petit jeu et ne mît un terme à ses récitation. Mais comment être certain de m'arrêter au bon moment ? Peut-être eût-elle une quatrième fois

prononcé le vers si je n'avais pas décidé, de peur qu'elle ne s'interrompît, de le déclamer sans commettre de faute ! Sans doute en allait-il comme de ces navigateurs qui, après avoir fait le tour du monde et touchant au port où ils avaient pris des mois plus tôt le départ de leur aventure, ajustent leurs voiles et demandent au vent de cesser de souffler, afin de retarder le plus possible leurs terribles retrouvailles avec la terre ferme ; ou bien comme de ces amoureux des livres qui, à mesure qu'ils sentent la présence des derniers feuillets se rapprocher, ralentissent le rythme de leur lecture, parfois même se replongent dans un chapitre qu'ils avaient aimé ; encore enfin comme de ces violonistes suspendant l'ultime note d'une sonate à un vibrato imprévu avant que n'éclatent les applaudissements. Ainsi continuait à résonner dans l'ouate suave du cabinet ce que j'appelais la « voix de poésie » de maman : « *Je vous paierai, lui dit-elle, avant l'oût, foi d'animal, intérêt et principal...* ».

Parfois, les pas feutrés de Françoise derrière la porte me sortaient de mon extase ; je me la figurais tendant l'oreille près de l'embrasement pour vérifier que je peinais comme avec elle auparavant à mémoriser les mots de la fable. Que ferais-je si jamais elle s'avisait que mes hésitations étaient moins soutenues, que mes « trous de mémoire » étaient moins profonds maintenant que maman s'occupait de mon cas ? Ne risquait-elle pas de faire irruption et de dire (en employant l'une de ses expressions favorites, l'une de celles qu'elle ramenait à la moindre occasion en roulant supérieurement et comme malgré elle ses *r*) : « Monsieur du Renard (elle se trompait constamment) m'aura donc *roulé dans la farine* ! » ? Alors tout serait perdu ! Maman se fâcherait, et plus jamais je n'entendrais sa voix de poésie.

Je rusais. Feignant une brusque fatigue, j'implorais une trêve. Ma mère se levait du fauteuil italien, et Françoise s'esquivait le plus discrètement du monde afin de ne pas tomber nez à nez avec elle. Cinq minutes passaient ; on m'apportait une drogue et l'étude reprenait, la pièce recouvrait son souffle, l'heure jaune s'épandait de nouveau : « *Nuit et jour à tout venant je chantais, ne vous déplaie...* ». Mais soit qu'un aquilon eût soudain soufflé sur les eaux glaciales du fjord et poussé vivement la nef jusqu'au havre gris, soit que se fît sentir l'urgence d'achever le livre avant que le sommeil n'emportât tout, soit encore que le vibrato durât moins longtemps que ce que le violoniste avait imaginé, il me semblait qu'à l'approche de l'ultime vers, maman précipitait le rythme de sa diction et m'incitait à redoubler d'attention pour finir au plus vite. Tout un crépuscule de deuil tombait sur mes épaules.

Les années passant, les voix de mon enfance se sont effacées, et à présent que la vieillesse m'étreint, la seule qui demeure intacte, pure, figée comme une gemme dans les névés de ma

mémoire, c'est celle que ma mère prêtait le samedi aux Rossignols, aux Cigales, aux Ourses, et aux Fourmis... « *Vous chantiez ? j'en suis fort aise : eh bien ! dansez maintenant.* »

Catégorie « moins de 25 ans » - 1^{er} prix

Les méandres du goût

par Victor Sainsot

La duchesse de Guermantes, qui savait combien ce caprice enchanterait le faubourg Saint-Germain lorsque, dès le lendemain, la duchesse de Lambresac apprendrait de la princesse de Nièvre non seulement qu'Oriane avait donné une soirée « en petit comité », mais encore qu'elle y avait convié certaines personnes que les lois du monde eussent dû détourner des murailles, infranchissables pour elle, de l'hôtel de Guermantes, avait tenu à inviter ce soir-là (contre la réprobation de son mari, qui n'aimait généralement pas qu'on entrât chez lui avant qu'on ne fût connu par une majorité des membres du Jockey) le jeune sculpteur Hippolyte Roussel, lequel était tout récemment rentré à Paris après un séjour de quatre années à l'Académie de France à Rome. Pour compenser l'indifférence attendue des convives à l'égard du nouveau venu, la maîtresse de maison redoublait d'attention pour celui qu'elle avait fait asseoir à sa droite. Elle savait en effet que pour chaque minute qu'elle accordait à l'artiste, celui-ci en percevrait huit avant la fin du repas, une de chaque invité, et que, contrairement à ce qu'estimait le duc de Guermantes, l'éminence de leur famille tenait moins dans la noblesse de leurs fréquentations que dans l'importance de cette rente de conversation qu'elle daignait octroyer généreusement aux plus démunis de ses protégés. « Ah ! vous êtes allé à Naples ? dit le duc de La Trémoille en s'acquittant à son tour de la minute de convenance due au jeune artiste. Vous n'êtes peut-être pas sans savoir que les La Trémoille descendent des rois de Naples et par eux des comtes poitevins, dont la souche remonte au VII^e siècle. » Que M. Roussel fût allé à Naples lors de son séjour en Italie, c'était un fait qui intéressait fort peu le duc – à vrai dire, lui-même ne s'était jamais rendu au sud de Cheverny à cause d'un effroi pathologique qu'inspirait chez lui le sifflement des locomotives. Sa remarque sur l'ascendance illustre des La Trémoille, accueillie à l'autre bout de la table par le duc de Guermantes avec un froncement dubitatif, servait plutôt à rappeler au sculpteur virtuose l'existence d'une différence irréductible entre leurs deux situations, différence de nature bien plus que de degré, qu'une résidence prolongée au palais royal de Naples ou à la villa Médicis, ou d'ailleurs – ce qui était une chose bien plus enviable dans le monde – une autre, certes plus brève, à une soirée de M^{me} de Guermantes, ne parviendraient pas à effacer. « Charles, cessez donc de tourmenter notre ami avec vos extravagances généalogiques, interrompit le duc de Guermantes, dont le déplacement tectonique de l'orbite oculaire semblait avoir fixé à jamais le plissement du sourcil. Un homme talentueux comme lui fait bien peu cas, et "à juste raison", des vertus accordées par la naissance. Du reste, ajouta-t-il alors qu'on amenait les plats, tout le monde sait que la branche italique des comtes de Poitiers ne remonte qu'au XIV^e siècle. »

La caille aux écrevisses de Seine, qui succéda aux célestines de faisan Renaissance et que le domestique déposa devant moi avec la grâce envolée d'une nymphe céleste, dégageait un

merveilleux fumet, lequel révélait d'abord aux narines les délices dont le palais allait bientôt jouir. M. Roussel, que je distinguais à peine dans le brouillard parfumé causé par l'arrivée de notre repas, regardait son assiette avec cette révérence profonde qui, pour peu qu'il eût sorti son calepin de travail, eût trahi la cause véritable de son intérêt pour la volaille qu'on venait de lui servir, intérêt suscité – du moins selon la première hypothèse que je me formulais alors et qu'on verra se modifier par la suite – non par l'odorat ou l'appétit, ni encore par la curiosité de goûter à un mets aux saveurs si nouvelles, si agréables, si subtiles, si précieuses, mais plutôt par cette psychologie de métier qui lui faisait voir dans les muscles tendus de l'animal le modèle d'une prochaine statue, de même que l'ébéniste en promenade dans le bois de Boulogne décèle dans le hêtre en fleurs le débit qui servira à sa marqueterie, ou bien le tirage comestible de quelque ronde bosse antique qu'il eût été sacrilège de profaner. Le sculpteur maintenait ainsi devant cette composition une immobilité de priant (suspecte aux yeux de la princesse de Nièvre, laquelle, estimant qu'elle ne pouvait être due qu'à la présence d'un cheveu dans la sauce brune, examinait son assiette avec la plus grande application), soit qu'il retrouvât dans la chair du volatile un peu de la sveltesse guerrière, de la silhouette élancée, gracieuse, comblée d'orgueil et comme divine, du *Gladiateur Borghèse*, appuyé sur la souche d'un arbre comme la caille l'était sur un morceau d'écrevisse, soit encore que ce fût la figure du combattant tout entière qui émergeât des flaques de jus concentré, comme ces bronzes antiques extraits du fond des eaux et qui imposent un culte d'autant plus intime qu'elles n'ont pas été contemplées depuis des siècles.

Je profitai de ce que Mme de Nièvre échangeait quelques mots avec M. Roussel pour demander au duc de Guermantes la permission d'aller voir les Elstir accrochés dans son cabinet de peinture après le dîner. « Mais voyons, vous voulez parler de ces croûtes que Swann nous a collées ? Cela fait bien longtemps que nous nous en sommes débarrassés », répondit le duc qui prenait un plaisir cruel à déprécier les tableaux du peintre désavoué maintenant qu'ils n'étaient plus exposés sous son toit (mais qui n'eût, au demeurant, pas supporté qu'on le fît du temps où ils l'étaient encore). « Nous en avons donné la moitié à la marquise d'Heudicourt, pour faire de la place à un tableau acheté avec l'autre moitié. C'est un Vélasquez si vous voulez mon avis, et de premier ordre. – Ma cousine Zénaïde en était ravie, assura la duchesse de Guermantes, seulement je n'ose plus aller dîner chez elle. Vous savez, en prenant sa parcimonie pour une marque de goût, elle serait capable de nous servir une nature morte au dessert. – Oh ! Au dessert ! Comme cela est délicieux », s'écria la princesse d'Épinay, que la jubilation d'assister à la création du nouveau mot d'Oriane faisait s'agiter frénétiquement. « Délicieux, ma chère Victurnienne, reprit la duchesse, précisément ça ne l'est pas. »

La réponse que m'avait faite le duc de Guermantes, presque étonné que ces tableaux existassent encore maintenant qu'ils n'étaient plus en sa possession, me choqua comme méconnaissant la manière dont apparaissent, se développent, se condensent en nous les éléments qui règlent nos jugements esthétiques. Les toiles d'Elstir, qui m'étaient jusqu'alors apparues comme d'inaltérables gemmes de pigments durcis, – et à travers elles l'incalculable valeur que je leur avais accordée et qui, parce qu'elle avait été élaborée par la sensibilité, ou plutôt reconnue par elle, avait peu à peu reçu elle aussi la solidité d'une pierre, comme la résine de l'arbre acquiert progressivement la dureté lapidaire de l'ambre –, ces toiles semblaient passer sous mes yeux à l'état liquide, se dissoudre dans le courant d'opinions sans consistance qui sourdait à flots de l'hôtel de Guermantes, se déversait dans les rues du faubourg Saint-Germain et irriguait de ses eaux troubles le salon de Mme d'Heudicourt. Loin qu'il fût la récompense nécessaire et méritée du talent, je comprenais que le succès en société de tel artiste était davantage dicté par sa position dans ce fleuve de styles, de modes, de manières, dont le cours inflexible ne pouvait être que momentanément contrarié par le contre-flux de ces grandes marées qu'on appelle « hommes de goût ». Sans doute les œuvres d'Elstir, jetées par le duc de Guermantes comme Romulus et Rémus dans le Tibre des préférences mondaines, la marquise d'Heudicourt ne les recueillait-elle que pour un temps, avant de les abandonner à son tour à quelque vicomtesse de rang inférieur située en aval. Et bientôt ces tableaux que je considérais naguère dignes des plus grands chefs-d'œuvre de musée quitteraient la haute société aristocratique pour affluer dans le salon d'une femme d'officier bourgeois, non contente d'accrocher chez elle une toile qui avait décoré tantôt les plus fameux hôtels de Paris. Aussi, de même que les alluvions polies que le promeneur aperçoit le long d'une rivière ne sont que les reliquats d'anciennes splendeurs géologiques, de même la découverte dans le grenier oublié d'une petite maison de province de l'œuvre d'un maître du XVII^e siècle s'explique-t-elle moins, pour l'héritier, par un illustre lignage que, pour le peintre, par l'érosion de ce qui faisait jadis sa renommée. Les paroles du duc de Guermantes, qui avaient eu sur moi ce soir-là l'effet d'une révélation esthétique ou seulement sociale (en me faisant figurer le goût d'une époque donnée comme un fleuve tributaire d'innombrables affluents), n'avaient pas échappé à M. Roussel, lequel, sorti de sa rêverie par les convulsions ininterrompues de Mme d'Épinay, essaya plusieurs fois par la suite de se faire réinviter chez la duchesse de Guermantes, mais sans succès.

Catégorie « moins de 25 ans » - 2e prix

Du fond de sa poche

par Alix Orhon

Je commençais tout juste à m'habituer à ce nouvel endroit, où Maman avait décidé d'habiter jusqu'à nouvel ordre, souhaitant à ses enfants une vie plus saine que ceux des villes, qui dès la naissance, disait-on, respiraient le carburant de trois automobiles différentes, nouvel endroit dont la faune et la flore étaient bien différentes de Paris. Chaque fois que quelqu'un utilisait le mot Bretagne, mot qui apparaissait un peu trop régulièrement dans les discussions des adultes à mon humble avis, et que dans le train Papa récitait jusqu'à ne plus en comprendre le sens, je ressentais l'amertume et l'odeur de l'iode des plages dont les algues avaient été trop longtemps exposées au soleil pendant la marée basse, mais aussi le vent glacial, qui venait piquer mon nez encore peu habitué à l'humidité ambiante. Longtemps ces balades lors des vacances étaient un calvaire, lorsque j'étais enfant, car il fallait nous sortir tôt de notre lit pour marcher au bord des plages, et il nous fallait attendre quand les adultes comme Maman rencontraient des amis, avec qui ils parlaient. Et c'est à ce moment que l'on se rend compte que la vie est longue. Chaque jour passe différemment, et ces dimanches à marcher semblaient malheureusement éternels. Il arrivait parfois que ces habitués du long-côte ramènent leur progéniture, qui, les yeux piqués et humides, malgré toutes les couches de vêtement servant de barrière protectrice au corps – car les yeux sont le reflet de l'âme, et que l'âme ne pouvait se retenir de s'exprimer d'une quelconque manière devant un tel paysage - ne cessaient de regarder en direction du vent, pour les plus courageux, et leurs bottes, pour les plus timides. Maman avait convaincu Papa de s'installer en Bretagne, j'avais ainsi dû dire adieu à mes amies avec qui nous jouions aux Champs-Élysées, à nous attraper, comme Henriette ou Marcelline. Attristées, elles m'avaient promis de me donner souvent des nouvelles d'elles, mais aussi de Fernand, que nous avions récemment invité à nos sorties. À chaque fois, chacune de nous assurait aux autres que Fernand était moins important que les amies, mais je savais bien que toutes espéraient qu'il l'attrape en premier au loup, pour montrer laquelle de nous était sa préférée, du moins un temps. Je n'hésitais pas à courir plus lentement moi aussi, dans l'espoir de le regarder s'approcher en diminuant la distance qui nous séparait d'un ou deux arbres du parc. Mais la dernière fois que je l'ai vu, avant de partir dans un train avec mes parents pour la Bretagne, il avait touché Jules à l'épaule, et lui a dit à la fin de la partie qu'il voudrait se marier avec elle. Je savais que Fernand ne m'aimait pas, mais je ne le savais pas aussi idiot. A neuf ans, on ne parle pas de mariage, et encore moins d'amour. Pourtant, face à cette déclaration aussi rapide que le baiser qu'il lui avait volé juste après, je ressentais un fort pincement au cœur, et j'en voulais encore plus à mon père d'avoir accepté ce caprice de Maman, qui m'éloignait du seul monde que je connaissais.

Dans mes premières années d'enfance, les promenades à la plage étaient une corvée pire que l'apprentissage constant et obligatoire de l'école. Pourtant, après quelques semaines voire quelques années, on comprend que, même si le quotidien en Bretagne semble bien différent de celui de la rue la Pérouse, en réalité seul le cadre change. Les longues promenades au parc remplies de monde se transforment en promenades sur la plage, plus rapides, sans doute car la population y est moins concentrée ; les mêmes gens apparaissent à notre porte, mais simplement dans des délais plus longs. Aux yeux de la plupart des gens du monde, la France possède un seul fuseau horaire, et toute la métropole suit le même cour des saisons. Mais je pense que ces gens savants, qui possèdent un discours amphigourique et qui croient que la société du faubourg Saint-Germain ne pourrait jamais se passer d'eux, ne sont jamais venus en Bretagne. S'ils avaient mis les pieds sur ce continent ne serait-ce qu'une seule fois, ils y auraient senti la pluie, s'infiltrant en glissant comme un serpent dans tous les endroits de leur corps ; mais aussi de tous les côtés, ils auraient vu les nuages gris, collant leur ombre sur les murs blancs des maisons d'ardoise, ils auraient entendu la houle qui dans un cri se jette sur les rochers pour tenter en vain de les briser, et ils auraient surtout glissé sur de la boue. Car la pluie bretonne possède quelques caractéristiques magiques semble-t-il, qui lui permettent, même si elle est déjà tombée, de remonter le chemin inverse pour venir remplir les pieds et les culottes des passants, jusqu'à leur mouiller l'os. Dans l'adolescence, ces promenades étaient pour moi synonyme de liberté. Je commençais à les apprécier, car je les partageais avec des amis que j'avais rencontrés. Jean était l'un d'eux. Lors d'une de nos balades quotidiennes au bord de la berge, lorsque l'on posait nos bicyclettes sur la dune, Jean me dit sur un ton des plus ordinaires : « Pascaline, c'est difficile à te dire comme cela, mais toi qui es aussi intelligente, cela m'étonne que tu ne voies pas tous les signes que je t'envoie depuis le temps qu'on se promène ensemble. Je t'ai aimé un temps, mais je ne t'aime plus, c'est dommage. » Je n'étais qu'à demi-contente de cette information, qu'il m'annonçait sans même me regarder tandis qu'il agençait les vélos pour qu'ils ne tombent pas. Cela ne nous a pas empêchés de nous aimer – ou du moins de nous apprécier - pendant plus de deux ans, jusqu'à ce qu'il quitte sa Bretagne natale pour aller à l'Est à l'appel de la Grande Guerre.

Il y avait déjà bien des années maintenant que la Bretagne n'était pour moi que le théâtre de vagues souvenirs d'école et d'été qui m'avaient partiellement échappé. Ce jour d'hiver, quand, d'un ennui inconditionnel je me retrouvai à errer dans notre appartement, situé dans le centre-ville de la capitale, sans savoir quoi faire, je me décidai à nettoyer le manteau laineux de Simone, qu'elle avait emporté avec elle pour aller voir pendant les vacances scolaires sa grand-mère, qui

n'avait jamais voulu quitter sa Bretagne pour nous suivre à Paris, quand je lui annonçais qu'Antoine et moi nous retournions vivre là-bas, maintenant que nous étions mariés. Nettoyer l'imperméable de notre fille lui permettrait à lui aussi d'être rangé dans les souvenirs, dans une caisse au fin fond du placard, le temps que l'automne prochain réapparaisse. Tout en faisant chauffer de l'eau et en tâtant le manteau pour voir si rien n'avait été oublié à l'intérieur, je fouillai rapidement les poches une à une. Je sentis dans l'une d'elles, la rigidité froide de cette coque en forme de « chapeau chinois », de ce coquillage si commun sur les plages bretonnes. Sans doute Simone s'était-elle promenée, elle aussi, avec Maman, qui malgré l'âge appréciait toujours l'air vivifiant du grand Nord. Elle avait sans doute ramassé une patelle, qui lui avait plu par sa couleur, ou simplement par sa forme, et qu'instantanément elle avait oublié, posant son regard sur autre chose. A cette idée, et au toucher de ce coquillage aux bordures si irrégulières, ce ne fut pas un plaisir délicieux qui m'envahit, mais je ne peux nier que quelque chose d'extraordinaire se passait en moi. Je commençais à sentir des frissons de froid me parcourir, et le bruit des automobiles de la rue sous-jacente à notre appartement sembla cesser, faisant place à un semblant de bruit de mouettes, et de ces petits bécasseaux sanderling, oiseaux échassiers qui aimaient tant courir d'avant en arrière le long du littoral à la recherche de nourriture, même si j'avais toujours cru qu'ils se précipitaient afin d'éviter que la mer ne mouille leurs petites pattes fragiles. En sortant la bernique de la poche du manteau, que je laissai tomber jusqu'au sol dans une lenteur qui m'apparût extrême, toutes les promenades de mon enfance remontèrent à la surface de ma mémoire, me faisant alors rappeler mon déménagement, mais aussi mes premières amours, qui se confondaient dans une tristesse que représentât la mer la plus calme. Désormais mariée à Antoine, j'en avais oublié Fernand, mon petit Parisien des Champs-Élysées, mais aussi Jean, breton avec qui je partageais mes amours passées. Désormais adulte, une balade sur la plage ne correspond pas seulement au fait de regarder derrière soi et de voir ses pas dessinés sur le sable, sur des kilomètres qui prouvent notre passage, ou encore au fait de tenter d'éviter la mer qui, indécise, ne sait pas si elle doit avancer ou reculer sur la berge, faisant des vas et viens toujours plus proches des dunes. Une balade est une ballade, et même si le jeu de mots semble presque trop facile, il n'en est que trop réel. Marcher sur la plage, c'est comme composer un poème, tout le monde compte et regarde ses pieds, qu'ils soient tracés sur la plage ou écrits sur la page. Une seule lettre sépare ces deux paysages, où poètes et promeneurs partagent en réalité une seule et même activité : l'écriture de la vie et du temps.

« Simone, qu'est-ce que ce coquillage vient faire dans les poches de ton manteau ? » Ma fille me regarda d'un air étonnée, puis couru en direction de sa chambre sans dire un seul mot, tout en esquissant un simple sourire.

Règlement du concours



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Concours de pastiches proustiens 2024

Règlement

Article 1 : Organisateur

Afin de célébrer le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu¹, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers, *L'Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges*. *Le Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient

¹ Voici ce que Proust écrit dans *Contre Sainte-Beuve* pour expliquer son goût du pastiche : « Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres et, tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonais, je pressais les mots ou les ralentissais ou les interrompais tout à fait, comme on fait quand on chante où on attend souvent longtemps, selon la mesure de l'air, avant de dire la fin d'un mot. Je savais bien que si, n'ayant jamais pu travailler, je ne savais pas écrire, j'avais cette oreille plus fine et plus juste que bien d'autres, ce qui m'a permis de faire des pastiches, car chez les écrivains, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite ».

également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m'inquiète ; La France m'épuise*).

Article 2 : Participants

Le concours est ouvert dans deux catégories : catégorie générale ; catégorie « participants de moins de 25 ans ». Pour chaque participant, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un participant venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

Les membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir. Les personnes ayant été récompensées d'un prix lors du concours de pastiches 2023 ne sont pas autorisées à concourir.

Pour la catégorie « moins de 25 ans », l'âge s'entend à la date limite d'envoi des pastiches, soit le mardi 30 avril 2023. Les participants nés avant le 1^{er} mai 1999 ne peuvent donc pas s'inscrire dans cette catégorie.

Article 3 : Forme et nature

La forme choisie pour le concours est celle d'un texte comprenant, espaces comprises, entre 3 000 et 10 000 signes.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre, de moins de 50 signes, espaces comprises. Ce titre n'est pas pris en compte dans le décompte de signes du texte du pastiche
- ne pas comporter d'illustration ;
- ne pas contenir de propos pénalement répréhensibles aux yeux de la loi française ;
- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc ou .docx) ou Open Document (.odt), avec interligne simple, sans texte barré, ni marque d'édition (telle que des mots ou lettres supprimés) ;
- ne comporter aucune information permettant d'identifier l'auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s'inspirer du style de Proust pour donner l'illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n'hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes) ;

Article 4 : Modalités de participation

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2024 » ;
- le pastiche.

Les inscriptions s'effectuent sur le site www.amisdeproust.fr

Du seul fait de leur participation, les participants garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au mardi 30 avril 2024, à midi, heure de Paris.

Article 5 : Processus de sélection

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des amis de Marcel Proust se réunira pour décerner deux prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de participants.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire.

Par ailleurs, les adhérents de la Société des Amis de Marcel Proust, à jour de cotisation au 31 mars 2023, seront invités, pour chaque catégorie du concours, à choisir leur pastiche préféré, qui recevra également un « prix des adhérents ».

Article 6 : Prix

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1^{er} prix : 250 €
- 2^e prix : 150 €
- Prix des adhérents : 200 €

Les prix sont remis sous la forme de chèques établis en euros, encaissables en France. Ils ne pourront pas être réclamés sous une autre forme. Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

Par ailleurs, les meilleurs pastiches feront l'objet d'une publication sur le site internet de la Société des amis de Marcel Proust et pourront également faire l'objet d'une publication papier.

Les résultats seront annoncés courant juin 2024.

Article 7 : Protection des données personnelles

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Les données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- confirmer aux participants la prise en compte de leur dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;
- informer les participants, le cas échéant, de la sélection de leur texte par le jury ;
- informer les participants de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;
- adresser aux lauréats leur prix à leur adresse personnelle, dans l'éventualité où ils ou elles ne seraient pas en mesure de le recevoir en main propre.

Les informations personnelles des participants sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- les participants exercent leur droit de suppression des données personnelles les concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray met en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité des données personnelles des participants, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés. L'accès aux données personnelles des participants est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers aux données personnelles des participants sans leur consentement préalable et explicite, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), les participants bénéficient d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de leurs données ou encore de limitation de leur traitement. Ils ou elles peuvent également, pour des motifs légitimes, s'opposer au traitement des données les concernant.

Ils ou elles peuvent, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer leurs droits en contactant concourspastiches@amisdeproust.fr

Pour toute information complémentaire ou réclamation, les participants peuvent contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur www.cnil.fr).

Article 8 : Autorisations et responsabilités

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les concurrents autorisent la Société des amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site Internet www.amisdeproust.fr ;
- dans les médias, (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;
- dans le Bulletin Marcel Proust ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

Article 9 : Respect du règlement

La participation à ce concours implique le plein accord des participants à l'acceptation du présent règlement et aux décisions prises par l'association des amis de Marcel Proust et des amis de Combray sur tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

Composition du jury

Clément Albaret

Jérôme Bastianelli

Kilian Huaulmé

Jacques Letertre

Philippe Morel

Isabelle Serça

Éric Unger

PASTICHES PROUSTIENS

CONCOURS



REMISE DES TEXTES

1^{ER} MAI 2024

INFORMATIONS : WWW.AMISDEPROUST.FR



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

PASTICHE DE JAN TSCHICHOLD, THE WOMAN WITHOUT A NAME, 1927. DA : J6.